

## CHAPITRE II

La jeune femme s'est approchée silencieusement. Le directeur est absorbé dans l'étude d'un dossier, les yeux rivés sur son écran. Elle toussote pour attirer son attention. L'homme sursaute et relève vivement la tête. Son expression est comme toujours celle de cette extrême lassitude qui semble ne pas le quitter. Mais Barbara sait bien qu'il n'en est rien. Ce n'est qu'un barrage, qu'une ligne de défense qu'il s'est fabriquée.

— Barbara ?

Il hoche plusieurs fois le menton, la bouche serrée dans une moue désabusée, puis ferme le rapport qu'il est en train de lire, pas fâché au fond de trouver là une bonne occasion de s'en extraire. Enfin, il joint les mains paume contre paume, croise des doigts fins dont les articulations blanchissent légèrement, ramène cette poignée sur sa poitrine et continue :

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

Il a imperceptiblement appuyé sur le dernier mot.

Dans un geste qui lui est habituel, la jeune agronome rejette d'un mouvement du front la mèche brune qui retombe sur son visage. Elle plante son regard dans celui du directeur du centre. Indéniablement, Gregor Mac Candle possède un certain charme avec son visage osseux buriné par la vie et par le soleil, ses boucles grises sagement taillées autour des oreilles, son nez aquilin, et surtout le bleu inimitable de ses iris. Mais ce n'est pas le genre de charme auquel elle est sensible. Surtout, en ce moment, Barbara Laganski se fout complètement du physique du vieux.

— Il y a ça, Greg !

Et, ce disant, elle pose devant lui une liasse de clichés aux couleurs étranges. L'homme ne se donne même pas la peine de les regarder.

— Et maintenant, est-ce que tu peux t'arranger pour que je puisse aller faire un tour là-haut dans les quinze jours ?

Greg Mac Candle sait que Barbara n'est pas le genre de fille à s'engager à la légère, sauf dans des affaires de cœur, bien entendu, mais il souhaite toutefois entendre ses explications.

— Et qu'est-ce que c'est que « ça » ? demande-t-il donc en désignant les clichés d'une main lasse.

— Ça, c'est une série de plans photographiques en

fausses couleurs de cultures de légumineuses dans la région de Meknès, en Afrique du Nord. Les champs de pois sont en rouge vif.

— Je le vois bien. Mais tu pourrais m'expliquer ce que ça signifie ?

— Et ceci est une suite de clichés pris par notre satellite à quarante-huit heures d'intervalle, depuis deux semaines. Regarde !

Mac Candle se penche sur les photos et distingue en effet, dans le quadrillage multicolore entourant l'agglomération meknassi, des pointes bleues pas plus grosses que des piqûres d'épingle, sur les premiers clichés, puis plus importants de jour en jour sur les suivants. Il fronce les sourcils. Le pois chiche est, avec d'autres légumineuses, la principale source de protéines de toute une partie du monde. Et toute menace sur la production est en effet à prendre au sérieux.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je n'en sais rien, justement. Mais je suis en liaison constante avec notre chef de labo sur place.

— Et alors ?

Mac Candle essaye de comprendre pourquoi sa collaboratrice veut absolument aller se rendre compte depuis la station spatiale. Une maladie de plante, ce n'est quand même pas tellement exceptionnel !

— Alors, reprend la jeune femme, eh bien, les analyses ne donnent rien de précis. Je préfère aller surveiller ça en direct.

— Un parasite végétal non identifié ?

— Possible. En tout état de cause, il me semble évident qu'il faut que j'aille voir là-haut.

À nouveau elle rejette la mèche rebelle sur le côté. Elle trépigne d'impatience. Mac Candle se lève et contourne son bureau pour venir s'asseoir sur le bord, tout près de son adjointe. Il soupire doucement. Cette fille est impossible ! Pourtant, il sait déjà qu'elle va avoir gain de cause, que tous les arguments qu'il peut développer pour la ramener à la raison ne serviront à rien. Mais il doit essayer.

— Écoutez-moi, Barbara, vous savez aussi bien que moi que l'occupation de notre station est programmée avec au moins un an d'avance. Essayez d'attendre.

— Moi je peux attendre, asséna la jeune femme, mais dans un an, si c'est ce que je crains, la catastrophe sera irréversible.

— Et qu'est-ce que vous craignez, exactement ? Pourquoi est-il indispensable que vous alliez en personne observer cela depuis l'orbite moyenne ?

L'agronome se plante devant lui, le menton relevé en signe de défi, essayant de dramatiser le plus possible son intervention.

— Je crains, Greg, que nous ne soyons en présence d'une souche mutante de la bactérie D-34GM potentiellement thanatogène pour l'homme. C'est sans doute encore sans danger pour le moment, mais cette souche qui n'aurait jamais dû être lâchée dans la nature paraît avoir le défaut d'éliminer toutes les autres, alors, je te laisse imaginer...

— Je vois où vous voulez en venir : le jour où la souche mutera une nouvelle fois, rien ne pourra l'arrêter.

— C'est exactement ce qui risque de se passer...

— Je souhaite que vous vous trompiez, Barbara.

— Moi aussi, Greg, mais je ne veux pas prendre le risque. C'est pour ça que je dois aller là-haut, en surveillance, pour traquer aux infrarouges la moindre trace de contamination.

Mac Candle ferme les yeux. Barbara ne l'a pas complètement convaincu, mais son explication est plausible. Il n'a pas le droit de prendre de risques. Et de toutes façons, s'il veut avoir la paix, il n'a pas d'autre solution que d'accepter. Cette fichue bonne femme, dans le cas contraire, serait tout à fait capable de revenir assiéger son bureau dix fois par jour, jour après jour, jusqu'à ce qu'il cède.

— Bien...

L'homme retourne s'asseoir devant son écran. Il pianote sur le clavier et, après à peine quelques se-

condes d'attente – des secondes qui semblent pour la jeune femme durer une éternité –, sourit en laissant échapper un grognement de satisfaction.

– C'est bien ce que je pensais, lance-t-il avec un sourire à peine contraint. Il y a dans la prochaine équipe un spécialiste en astrophysique qui souhaite étudier les taux de rayons gamma dans je ne sais plus quelle galaxie éloignée de quelques millions de parsecs. Il attendra bien quelques jours de plus ! Fais tes bagages, Barbara, tu pars dans trois jours !

– Tu me tutoies, maintenant ?

– Fichez le camp, Madame Laganski !

– Merci, Greg !

Elle sourit largement, s'avance pour embrasser celui qui avait été son premier amant, puis se ravise et se contente d'un clignement d'œil complice avant de sortir en courant, comme à son habitude.

– Au fait, Barbara ! la rappelle le directeur.

– Oui ? (Elle s'est arrêtée net.) Un problème ?

– Non, j'oubliais juste de te... de vous donner une circulaire que le ministère a envoyée pour vous.

– De quoi s'agit-il encore ?

Mac Candle hausse les épaules avec une feinte indifférence.

– Je crois qu'ils veulent relancer les grandes expéditions galactiques. Et ils cherchent des volontaires.

— Encore ces rumeurs de colonisation de nouveaux mondes ?

— Ce ne sont plus seulement des rumeurs, ma chère, vous avez ici tout un dossier de candidature pour vous intégrer aux équipes de nouveaux explorateurs qu'on est en train de réunir.

La jeune femme saisit l'enveloppe qui lui est destinée.

— Très peu pour moi ! Comme si la Terre ne suffisait pas ! Donne tout de même : ça me fera passer le temps. Mais qu'ils ne comptent pas sur moi pour aller m'enfermer dix ans dans une boîte de conserve. Je suis mariée, moi !

— En effet, le fait que tu sois mariée est considéré comme une condition restrictive...

— Alors, tout est clair !

Virevoltant sur elle-même, elle disparaît dans le couloir. Mac Candle se laisse glisser contre le dossier du fauteuil, installe un nouveau filtre dans le tuyau de sa pipe, bourre le fourneau avec cet infâme mélange de tabac dénicotiné et d'herbe décannabisée que lui tolère à peine son médecin (ça ne fait que deux mois qu'on a guéri sa tumeur à la gorge) et l'allume tranquillement, un sourire énigmatique éclairant sa face.

— Dix contre un qu'elle sera volontaire, murmure-t-il dans un nuage de fumée bleue. Et que la condi-

tion restrictive ne le sera plus très longtemps...

\* \* \*

Quinze jours plus tard, *Xenobacter leguminosa*, autrement dit la bactérie D-34GM, n'est plus qu'une affaire classée. Les laboratoires à terre ont réussi à produire un virus efficace contre la souche mutante, et uniquement contre elle, et les pulvérisations vont bon train sur les carrés de pois chiches. Barbara n'a pas chômé dans la section de surveillance agricole de la station orbitale. À peine débarquée de la navette, elle s'est installée derrière les écrans de surveillance, essayant successivement toutes les combinaisons possibles de longueurs d'onde afin de détecter l'évolution de ce foutu microbe. Trois jours plus tard, elle a déjà repéré une mutation dans une plantation isolée dans la région de Moulay-Idriss. Dépêché sur place, le correspondant du laboratoire a pu constater la rapidité de la progression des dégâts : feuilles flétries, graines gâtées, et tout le reste. Après les prélèvements d'usage, il ne restait plus qu'à brûler le champ. Pas plus difficile que cela : désormais, le péril semble écarté.

— Salut, Greg, lance la jeune femme en pénétrant à la volée dans le bureau du directeur.

— Barbara ! (Cette fois, l'homme sourit largement, se lève et avance vers elle la main tendue.) Félicita-

tions, sans vous nous n'aurions jamais pu venir à bout de cette saleté aussi vite !

— Oublions ça !

— En tous cas, on pense à vous pour une décoration, et même peut-être pour une promotion. Je songe à prendre ma retraite, Barbara. Cela vous dirait de devenir celle qui vouvoie tout le monde ?

La jeune femme plisse soudain le front. Elle a l'air tout à fait ennuyée par la nouvelle.

— Eh bien, madame Laganski, ça ne va pas ?

Elle semble sortir d'une torpeur et se tourne vers lui en clignant des paupières. Il remarque qu'elle a changé de coiffure, avec une frange très courte. Dommage, il avait un faible pour son mouvement du front quand elle rejetait sa mèche en arrière.

— Je... je ne suis plus Madame Laganski. En revenant de l'astroport, je suis passée à l'hôtel de ville. J'ai divorcé.

— Ah ?...

Greg n'essaie même pas de faire semblant d'être surpris. Tout le monde à Terre est au courant de ce qui s'est passé à bord de la station.

— J'ai rencontré l'homme de ma vie, là-haut, le pilote de la navette qui m'a ramenée.

— Ah oui, encore ?

Mac Candle calcule que Barbara doit en être à son septième ou huitième divorce. Finalement, il reste un

peu à part, dans sa liste : lui, elle ne l'a pas épousé. Un jour, il lui a demandé pourquoi elle s'obstinait encore à se marier, à cette époque où la majeure partie des gens se contentent de vivre ensemble sans cérémonie. La jeune femme lui a rétorqué qu'elle trouvait que le mariage était plus moral. Cela avait laissé le directeur pantois. Dans le cas présent, de plus, Barbara se trompe juste un peu sur les dates. Si les renseignements qu'on lui avait communiqués sont bons, elle a rencontré le bel astronaute avant le début de la mission. Et si on voulait être un peu mauvaise langue... Mais Greg Mac Candle a conservé de l'affection pour la jeune agronome, qu'il considère maintenant un peu comme sa fille, même si c'est une fille incestueuse, et de plus, il a horreur de jouer les mauvaises langues.

— Autre chose, reprend-elle. Tu te souviens de cette histoire de recherche de volontaires pour reprendre la colonisation ?

— Oui, bien sûr...

— Eh bien, Steve – c'est le pilote de la navette – a reçu le même dossier, et il l'a renvoyé. Alors... C'est idiot, mais...

— Ne vous fatiguez pas, votre demande a déjà été acceptée.

La stupéfaction se lit sur le visage de Barbara.

— Mais... Je ne l'ai pas encore formulée.

— Bien sûr, mais je vous connais !

Elle cligne de l'œil, rejette de côté sa mèche qui n'existe plus, pour le plus grand plaisir du vieil homme, tourne les talons et s'enfuit en courant, comme toujours.

### CHAPITRE III

Curieusement, l'âge des grands vaisseaux interstellaires a flambé comme un feu de paille dans l'histoire de l'humanité. Bien sûr, tout cela a commencé après que les premiers propulseurs Niebendorff ont vu le jour. Et tout d'abord, il y a eu le pari fou de la « nouvelle nouvelle frontière », du Président Bronco Sullivan. On s'est mis à fabriquer des vaisseaux énormes, dont la construction engloutissait l'équivalent de décennies entières des budgets de recherche des pays les plus riches. Mais en fait, dans la longue série prévue, seuls deux de ces engins ont été construits : Le *Prométhée*, et le *Moses*. Ces monstres aux ventres tapissés intérieurement de forêts, de champs, de mers intérieures, n'étaient rien d'autre que des bouteilles à la mer pour l'humanité. Ils étaient prévus pour abriter trente mille volontaires et avaient pour objectifs de voyage des systèmes dispersés à plus de cent années de lumière. Dans l'esprit du président Sullivan, il s'agissait d'implanter dans la

Galaxie des îlots de peuplement humain qu'on finirait bien par rejoindre un jour ou l'autre. Une façon de rejouer la colonisation du Far West aux temps héroïques des guerres indiennes. En fait, le *Prométhée* n'avait trouvé que trois mille occupants pour le grand départ. Cependant, il s'était bien élancé vers l'espace. De temps en temps un message affaibli arrive encore à la Terre. Quant au *Moses*, son bloc moteur a flanché entre Jupiter et Saturne. Des remorqueurs ont finalement réussi à le stabiliser du côté d'Uranus et depuis, avec les descendants de quelques-uns de ses douze mille candidats au départ, il constitue une société fermée vivant de chasse, de pêche et de culture, sans pratiquement entretenir de rapports avec la planète d'origine. À la suite de cet accident, de l'échec relatif du recrutement, et aussi à cause de l'effondrement monétaire qui avait suivi la déclaration de Zahir Pacha, la série fut abandonnée, et la carcasse inachevée du *Héra*, satellite brillant dans les nuits d'été, sert encore de mine de matériaux pour toutes les constructions orbitales.

Quinze ans après l'abandon de ce programme, Delhi, ayant à son tour en chantier un projet semblable, a proposé au reste du monde la conception en commun de la conquête cosmique. Le vaisseau déjà en chantier voyagerait sous pavillon international, emportant une dizaine de milliers de personnes, à la

recherche de la planète habitable la plus proche. Ces pionniers devraient alors préparer le terrain pour une implantation à beaucoup plus grande échelle qui constituerait la phase suivante de cette épopée. L'histoire du vaisseau *Orejona* est assez bien connue.

C'est le cosmonaute Karol Pasternov qui avait été choisi pour en assurer le commandement. Pasternov répondait tout à fait au profil demandé. Études supérieures d'astronautique à l'Institut International de Smolensk, puis admission dans le corps des cosmonautes à l'âge de vingt-neuf ans, en service sur les navettes de liaison avec les stations basses, ensuite le stage traditionnel au complexe Wladimir Komarov, sur la Lune (un passage réservé aux meilleurs éléments). Puis il avait commandé pendant deux ans une petite unité qui assurait le transport de minerais entre Vénus et la Terre. Après quoi on l'avait muté sur le *Rajiv Gandhi* en qualité de second pilote. C'est sur cette unité de haut bord qu'il avait acquis l'expérience et fait montre de la capacité nécessaire pour être sélectionné dans le cadre de l'opération *Orejona*. À ses côtés avaient pris place les meilleurs éléments des flottes spatiales du monde entier. Et pourtant, rien ne se passa comme prévu. Jusqu'au dernier moment, l'ordinateur de bord, un modèle SMITTY IV, avait transmis les informations. Et après un voyage de cinquante années à travers l'espace,

elles ont fini par arriver à la Terre. Désormais, on sait.

Le voyage d'*Orejona* avait été prévu pour durer vingt ans au maximum, y compris un éventuel retour à la Terre. En réalité, à cause de la contraction du temps due à l'effet Gasterman, deux siècles auraient alors passé sur la planète d'origine. Mais *Orejona* n'eut pas à revenir. En effet, après neuf ans de voyage, une planète habitable fut repérée, à cinquante années-lumière. Un véritable paradis, à première vue. En fait, après s'y être posée, une mission d'exploration ramena des observations inquiétantes : les poussières recouvrant la surface de cet astre, par ailleurs bien pourvu d'eau et d'oxygène, avaient la désastreuse faculté de polymériser en un film mouvant recouvrant tout être ou toute chose terrestre. Un des membres de l'expédition fut même brûlé à mort par une pellicule de lave en fusion. C'est d'ailleurs en son honneur que la planète en question fut nommée Copponi.

Pendant que l'exploration se déroulait au sol, les événements prenaient une drôle de tournure à bord du vaisseau. Il y eut des émeutes et même de véritables batailles rangées pour renverser le commandant, ce qui finit d'ailleurs par réussir. Le dernier message reçu est extrêmement étrange. Il dit ceci :

— Altitude 15 000 m. Je coupe les moteurs. Adieu

la Terre, Adieu les hommes. Je reste intègre, je suis Smitty.

Or, on le sait, SMITTY était le nom du système informatique de contrôle de l'*Orejona*. On ne sut jamais ce qui s'était passé, mais en tous cas, il est pratiquement certain qu'*Orejona* et ses dix mille occupants ont disparu en s'écrasant sur Copponi.

Ainsi se termina la seconde phase de l'épopée. Quant à la troisième, elle ne connut pas réellement d'aspect opérationnel. Le *Magno* fut un délire à l'échelle stellaire. Un immense vaisseau discoïde aménagé pour emporter des millions de passagers sur les traces de l'*Orejona*. La construction dura trente ans. On forma des villes entières de pionniers à l'idée du départ. Pendant trente ans, le monde ne vécut plus que pour *Magno*. De tous les continents, de tous les pays des volontaires arrivèrent, volontaires épris d'idéal ou le plus souvent désespérés sans autre avenir que dans la fuite. On vida pratiquement tous les camps de réfugiés. Les ordinateurs les plus puissants jamais construits, les systèmes de propulsion les plus performants, les meilleurs techniciens, les alliages les plus récents, rien n'était trop beau pour *Magno*. La Terre s'est ruinée, mais elle a cru enfanter un autre monde. Et puis ce fut la catastrophe dont tout le monde a vu les images au moins une fois dans sa vie. L'accident le plus meurtrier de tous

les temps. Tout était prêt pour le départ, il y avait eu les discours officiels, le défilé des navettes bourrées de journalistes, les feux d'artifices tirés un peu partout au sol et illuminant la face obscure de la terre de leur symphonie multicolore.

Le signal fut envoyé par une écolière brésilienne spécialement sélectionnée parmi des millions d'enfants à la suite d'un quelconque concours de dessins (à moins que ce ne fût de poésie). Lentement, les inverseurs de phase glissèrent dans le condenseur Epstein-Brown, et tout bascula. Il n'y eut plus de nuit. *Magno* se transforma instantanément en une énorme boule de feu, dévorant tout son chargement humain en un seul éclair. La majeure partie des vaisseaux accompagnateurs disparut elle aussi dans la tourmente.

Pendant des années, personne n'osa plus parler de partir pour les étoiles. À peine osait-on encore envoyer des équipes de maintenance à bord de stations orbitales. Le *Moses* resta coupé de la Terre pendant quarante années, on abandonna les bases lunaires et on réduisit considérablement l'activité des mines vénusiennes. Et si certains pensaient encore à la conquête, la nouvelle de la fin tragique d'*Orejona* mit un point final à toute velléité de recommencer. Puis ce fut la guerre.

Aujourd'hui, les jeunes n'imaginent même plus

que de tels projets aient pu se concrétiser. Et, à nouveau, des rêves naissent.

\* \* \*

Robert Marlowe arbore le sourire satisfait de l'artisan après un travail bien fait. Il coupe le son pendant que passe un spot publicitaire pour une marque de poudre défatigante. Il se laisse aller contre le dossier du moelleux fauteuil d'époque « vingtième siècle tardif », ferme les yeux et soupire d'aise. Il vient d'assister à la troisième émission de sa série, et plus que jamais il se félicite d'avoir emporté la cartouche abandonnée, un jour, dans un des salons du dirigeable transatlantique.

Six mois de travail, une équipe de trente chercheurs mis à sa disposition, des techniciens, des acteurs même pour certaines reconstitutions. Il a fallu visionner dix mille heures de documents, compulser des tonnes d'archives papier, éplucher des kilomètres de listings. Mais cela a payé. Trois émissions de soixante-dix minutes. La chaîne a doublé son audience à la fin de la première. Le score se maintenait pour la seconde, et il double à nouveau pour la troisième. Dix-sept pour cent d'écoute ! Un record invaincu depuis le temps où seules dix ou douze compagnies se partageaient les ondes. Maintenant, les dés ont été jetés, et ils sont retombés sur les bonnes

faces. Marlowe n'attend plus qu'un appel.

Et soudain, en effet, le vibreur auriculaire résonne. Le sourire du journaliste se fait encore plus large. Il jouit de l'instant. Nouvelle sonnerie. Il se dit qu'il possède réellement ce flair si précieux dans le métier. Parler de la conquête, c'est le moment, cela répond à un besoin du public. Pour la troisième fois, le vibreur vrombit.

Ah ! céder à la griserie du succès, s'enivrer de chaque stridence de cet appareil. Laisser patienter la gloire. Il imagine le Boss, à l'autre bout du circuit, le grand patron de la chaîne venant lui proposer, comme une indiscretion le lui a laissé entendre la veille au soir, la direction d'un nouveau service chargé des reportages sur les autres mondes. Sixième sonnerie. Il enfonce enfin le bouton réponse, non sans avoir auparavant rectifié instinctivement la boucle de son lacet de col. Grande est la surprise de Barbara Johnson (Steve est un Johnson, de Calamite Junction, Colorado) en voyant l'expression ahurie de Marlowe sur l'écran de son appareil fixe.

— Que se passe-t-il ? interroge-t-elle sans même se présenter.

— Qui êtes-vous ?

Le journaliste déglutit avec peine.

— Je viens de voir votre série. Passionnant !

— Ah oui ? je vous remercie.

Il est désespéré, ne sachant comment se débarrasser de l'importune et libérer sa ligne.

— Vous vous demandez comment je me suis procuré votre numéro, n'est-ce pas ?

— Eh bien... je dois dire que oui.

— C'est un ami à moi, le directeur de vos programmes, qui me l'a donné.

Le visage de Marlowe grimace à nouveau. Le Boss ! Qu'est-ce que cette femme a à voir avec le Boss ?

— D'ailleurs, continue Barbara, il va vous appeler bientôt pour vous annoncer la bonne nouvelle que, visiblement, vous vous attendiez à recevoir de sa bouche.

— Ah bon... Il vous a dit que... (Marlowe reprend son calme à toute vitesse.) Ainsi, vous avez apprécié mon travail. Je vous en remercie. Je serais naturellement heureux de vous rencontrer pour vous montrer un peu ce que je n'ai pu passer à l'écran, puisque...

— Puisque je connais votre patron, n'est-ce pas ?... Elle cligne d'un œil complice.

— Oui...

Il sourit enfin..

— Je ne me suis pas présentée, reprend l'agronome, je m'appelle Barbara Johnson.

— Enchanté.

— Je sais bien que mon nom ne vous dit rien. (Elle marque un silence en fixant l'image de son interlocuteur et en renvoyant de côté, toujours aussi vainement, la mèche imaginaire qui ne vient pourtant plus lui barrer l'œil.) Je dois vous poser une question, Monsieur Marlowe : qu'y a-t-il sous les dernières phrases de votre conclusion ?

— Lesquelles ?

— Quand vous avez parlé d'un renouveau des projets. Avez-vous des informations précises ?

— Grands dieux, non ! Hélas, le gouvernement ne me tient pas dans ses confidences, si tant est qu'il ait des projets ! Si vous savez quelque chose un jour, dites-le moi !

Il éclate de rire en terminant sur ce qu'il croit être une bonne boutade. Mais, en face de lui, la jeune femme reste grave. Elle attend qu'il se calme, puis, le fixant d'un regard froid, elle martèle :

— Monsieur Marlowe, j'ai la possibilité de briser votre carrière, ou au contraire de lui donner un fantastique coup d'accélérateur. À vous de choisir.

Brusquement, le journaliste sent sa gorge s'assécher. Il avale une gorgée du verre de jus de fruit qui est resté sur la table basse du salon, à portée de sa main. Il a horreur de se sentir ainsi manipulé.

— Est-ce un chantage ? demande-t-il d'une voix sourde.

— Ce n'est pas mon genre. J'ai tout simplement décidé de vous faire confiance.

— Pour quelle raison ?

— Les projets existent. (Elle marque un temps, ignorant délibérément la question du journaliste.) Et j'en fais partie avec mon mari, comme membres de l'équipage.

Marlowe sent soudain le parfum de la bonne piste. Son instinct de journaliste est maintenant tout à fait en éveil.

— Vous voulez dire que...

— Qu'on se prépare à renvoyer des gens dans les étoiles et que j'en serai.

— Malgré ce que je vous ai montré dans mes émissions ?

— Ou bien justement à cause de ça ! Vous savez, j'ai horreur de me laisser arrêter par la peur. Alors, je préfère prendre les devants.

— Une minute ! (L'homme semble soudain être redevenu méfiant.) Pourquoi venez-vous de me balancer ce secret d'État, alors que vous savez que je suis journaliste, et que mon intérêt est d'en parler tout de suite, pour le scoop ! Vous devez avoir une bonne raison.

— C'est exact. Vous venez de travailler plusieurs mois sur les programmes passés. Alors vous savez certainement qui est le plus grand spécialiste mon-

dial sur ce problème.

Marlowe réfléchit. Sur l'écran, Barbara a toujours ce tic agaçant pour rejeter sa non-mèche rebelle.

— Le plus grand ! Peut-être que Nestievich, ou alors Sarrander, de Madrid. Quoique...

— Ne cherchez plus, le plus grand, c'est vous, et vous le savez bien. Avant vous, et depuis des lustres, personne ne s'y est plus réellement intéressé...

— Je ne suis que journaliste.

— ... or, j'ai besoin du maximum d'informations efficaces sur cette planète Copponi. Seule, j'en aurais pour des années à tout dépouiller.

— Et il se trouve que mon équipe a fait le travail. O.K., je vois. J'accepte de vous aider, mais je vous prends en exclusivité, vous et votre mari.

— Cela me paraît normal. Pouvons-nous nous rencontrer demain matin ?

— Ce sera difficile, mais...

— O.K., à demain, neuf heures, chez vous, alors.

Et sur un clignement d'œil, elle coupe la communication sans même lui laisser le temps de protester.

Quand le Boss appelle enfin, Marlowe, enfoui dans un fatras de dossiers empilés et de disques regorgeant de données dans des boîtes annotées de sa main, se gave de renseignements à propos de la planète Copponi.